

à Sedan, eurent mis Paris en danger, lorsqu'on apprit que les Allemands, à marches forcées, accouraient sur la capitale, les prisonniers qui se trouvaient dans les prisons de Versailles furent expédiés à Bourges. C'est donc à Bourges que Doriat fut renvoyé. Depuis la nuit où il avait été si près de la guillotine, Doriat n'avait plus reçu aucune nouvelle de M^r Landais ni de sa famille. On lui avait dit cependant que sa peine n'était pas commuée, qu'il restait sous le coup de la condamnation à mort.

—Alors, avait-il répondu, puisqu'on s'obtient à me croire coupable, pourquoi ne pas en finir ? Il fallait m'exécuter l'autre jour. J'en serais quitte à l'heure qu'il est.

—Vous êtes bien difficile, l'ami, avait répliqué le gardien. L'autre jour, il ne vous restait plus aucune chance de vivre ; à présent, il vous en reste une. Et vous n'êtes pas satisfait ?

Doriat haussa les épaules. Le sacrifice de sa vie était fait, hier. Aujourd'hui il allait se rattacher au plaisir de vivre, et bientôt ce serait un nouveau et suprême sacrifice peut-être qu'on viendrait lui demander. A la fabrique, chez les Montmayeur, rien n'était changé. Maintenant, le meurtrier respirait à l'aise, quand, de la fenêtre de sa chambre à coucher, le soir, par les nuits calmes et parfumées de cette belle campagne, il regardait vers les Bernadettes. Il n'avait plus rien à craindre. Il n'avait plus contre lui aucune preuve. Cependant le ciel de sa vie ne lui paraissait pas complètement bleu, car il se disait que Claudine avait dû découvrir l'accusation laissée par Bourreille. Qu'étaient venues faire aux Bernadettes les jeunes filles la nuit où lui-même s'y trouvait ? Étaient-elles venues s'assurer, comme il le pensait, de l'existence de cette phrase avant d'avertir la justice ? Ou bien que croire ? La table enlevée de ce coin de mur, on devait tout voir. Mais si la table avait été enlevée la nuit, il était possible qu'on n'eût rien vu. Il était possible que Claudine, sans soupçon, eût pris pour des éclaboussures de sang, ces mots sinistres de la victime ! Voilà ce qui le rendait perplexe, encore. Perplexe, seulement, mais non plus inquiet.

—Que m'importe après tout, que cette petite connaisse mon crime. Elle ne peut rien contre moi. Pour m'accuser il faudrait prouver. On n'accuse pas sans preuves !

Le retard apporté à l'exécution de Doriat le préoccupait pourtant. Il avait appris, comme tout le monde, car les journaux de l'époque en parlèrent beaucoup, que la guillotine avait été dressée, que l'exécuteur des hautes œuvres avait pris possession du condamné, que déjà Doriat, prêt pour la cérémonie sinistre, franchissait le couloir qui aboutissait à la porte, quand un ordre du procureur général, apporté par l'avocat de Doriat et par Lucienne, avait renvoyé le condamné dans sa cellule, le bourreau à Paris, l'échafaud dans sa remise. Ah ! cette nuit-là, il ne reposa guère. Qu'avait-on pu découvrir ? Quelle chose si grave, pour ainsi surseoir, au dernier et suprême moment, à une exécution capitale ? Vraiment, et pour la première fois, il se crut perdu.

Cette nuit, la journée du lendemain, la journée suivante encore, il les passa chez lui, ne sortant pas, ayant à portée de sa main son revolver, pour en finir, dans le cas où il aurait vu rôder autour de la fabrique des figures suspectes. Dans le cas, surtout, où quelque magistrat ou quelque agent de Paris aurait demandé à lui parler. Il ne vit rien. Il ne comprenait plus. Pourquoi ce sursis ? Quelle influence mystérieuse et toute-puissante s'était interposée entre Doriat et le bourreau ? Le pourvoi en grâce repoussé, le souverain ne revient jamais sur une pareille décision, qui n'est pas prise à la légère et pour laquelle il est entouré de tous les documents qui peuvent éclairer sa religion. Un instant, il soupçonna son frère. Georges aurait-il parlé ? aurait-il écrit ? Il alla l'interroger dans sa chambre.

—Tu sais ce qui arrive ? lui dit-il quand les journaux rendirent compte de l'étrange incident de la prison Saint-Pierre.

—Oui, Doriat n'a pas été exécuté.

Et en frissonnant, de la sueur au front, le fiévreux ajouta d'une voix sourde, troublée par son horreur de ce crime :

—S'il était mort cette nuit, crois bien que tu aurais eu aujourd'hui trois crimes, au lieu d'un, à te reprocher.

—Ah ! ah !

—Tu aurais tué Bourreille, tu aurais tué Doriat, et tu aurais tué ton frère.

Et plus bas, tremblant de plus en plus, il ajoute :

—Moi, du moins, si je ne te pardonne pas la mort des deux premiers, j'aurais pu te pardonner la mienne. C'eût été toujours moins lourd à supporter, pour ta conscience.

Jean prit, par les deux bras, Georges de Montmayeur, l'obligea de redresser la tête et de le regarder dans les yeux.

—Réponds-moi et n'essaye pas de mentir ?

—Que veux-tu que je te dise ?

—Je veux savoir si tu n'es pour rien dans ce sursis ?

—Moi. Je te le jure.

Et frémissant de honte, de rage et d'impuissance :

—Ah ! j'ai pensé à t'accuser, va, à te livrer, pour sauver l'autre. Oui ! j'y ai pensé, je le dis, parce que cela me semblait abominable de laisser mourir un innocent à ta place.

—Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? dit-il, en criant le poing.

—Pourquoi ! Ah ! Jean, Jean, tu le sais bien et tu en abuses. Tu sais bien que je ne suis qu'un pauvre malheureux, moi, infirme, sans volonté, sans énergie, sans courage. Tu sais bien que j'ai besoin que l'on veille sur moi comme l'on veille sur les enfants. Je suis lâche parce que je souffre, je suis lâche parce que je n'ai plus de vie dans mes veines, plus de chaleur dans mon pauvre corps. Je tiens à toi, malgré ton crime, parce que j'ai peur de la solitude, tu le sais bien, je te l'ai déjà dit. Et je suis impuissant. Ah ! Dieu ? ah ! Dieu ! c'est horrible, la vie ainsi. Et je n'ai même pas le courage d'en finir. Ah ! Jean, Jean, tu ne crois à rien, toi, à rien, tu me l'as dit souvent. Cependant je voudrais voir entrer dans ton âme, si tu as une âme, car tu es d'une autre nature que moi, une crainte.

—Laquelle ? fit Jean, ironique, sans lui lâcher les mains.

—La crainte de ton frère.

—Tu es fou ! Regarde-toi donc et regarde-moi !

—Non. Je raisonne. Je suis lâche. Je suis ton complice, parce que je suis seul, malade, et que j'ai besoin de toi. Tant que je resterai ainsi, tu n'auras rien à redouter de moi, mais...

—Mais ?

—Mais si je trouve quelqu'un qui me protège. Si je ne suis plus seul. Si seulement un peu de santé, un peu de forces me revenait, ah ! prends garde, frère, prends garde, je suis lâche, le jour où je n'aurais plus besoin de toi, je te sacrifierais. Je suis un honnête homme, vois-tu bien, et toute ma chair se révolte à la seule pensée de l'horrible crime que tu as commis !

—Tu fais bien de me prévenir, Georges. Je m'arrangerai de telle sorte que tu auras toujours besoin de moi.

—Oh ! je suis à ta merci ! Je suis à ta merci ! Il essaya de dégager ses bras de l'étreinte des mains de Jean. Il n'y parvenait point. L'autre ne les serrait pas, cependant. Il le poursuivait de son regard froid et railleur.

—Lâche-moi, dit le malade, tu me fais mal.

Montmayeur desserra les doigts et le fiévreux, tombe, harassé, dans son lit, et les yeux fermés, ne bouge plus.

La guerre, qui éclata soudainement comme un coup de tonnerre dans le ciel de la France, ne changea rien à la situation des deux frères, à la fabrique. Jean de Montmayeur était trop sceptique pour qu'il pût y avoir un peu de patriotisme dans un coin de son âme. Il ne vit dans la guerre qu'un dérivatif aux soupçons dont la justice avait pu un instant l'entourer. La guerre, en même temps, en lui permettant de suspendre ses paiements et de laisser ses effets impayés jusqu'à la cessation des hostilités, lui permettait de se préparer pour plus tard à la conquête d'une fortune. Les cinquante mille francs volés à Bourreille étaient toujours cachés dans le puits ; il n'aurait pas besoin, pour vivre, d'y toucher. Plus tard, si quelque indiscret lui demandait compte de la possession de cette somme, il lui serait plus

facile d'en expliquer la provenance ; il aurait le temps d'inventer une histoire.

Ce fut à Garches qu'il attendit les événements. Depuis la déclaration de guerre jusqu'à l'invasion de Paris, il ne se passa dans la vie intime de nos principaux personnages aucun fait digne d'être rapporté. Après la bataille de Sedan, toutefois, il y eut à la fabrique un hôte de plus ; la vieille mère des Montmayeur, une petite, maigre et brune, solide et noueuse comme une racine, avait eu à Bazeilles sa maison brûlée ; brûlé tout ce qu'elle possédait ; brûlée aussi, à Balan, une maison de rapport dont les revenus la faisaient vivre. Elle se trouvait du jour au lendemain réduite à la mendicité. Elle savait que ses fils n'étaient pas riches, que Georges était fort malade, que Jean ne réussissait guère dans ses inventions. Cependant elle songea à ses fils et tantôt suivant, tantôt précédant l'armée allemande en marche vers Paris, elle arriva un jour à Garches chez les Montmayeur faite comme une vagabonde, la pauvre vieille, et dénuée de tout. Ce qu'elle rapportait des Ardennes, par exemple, l'incendie de Bazeilles, c'était une haine inextinguible du soldat étranger qui ruinait le sol français ; c'était, dans son âme fière de pauvre aristocrate, de fermière de vieux sang ardennais, c'était une atroce soif de vengeance, l'idée fixe, tournant presque à la folie, de châtier elle-même ceux qui s'étaient attaqués à elle, l'innoffensive. Et c'était silencieusement, dans l'énergie sournoise de son cœur de demi-paysanne, qu'elle songeait à la vengeance. Elle n'en parlait à personne. Quand elle raconta ses malheurs à ses deux fils, quand ceux-ci l'interrogèrent sur ses impressions pendant la bataille, pendant les incendies, pendant les tueries de femmes et d'enfants et de vieillards dans les rues, elle se contenta de répondre :

—Je vous assure que ce n'était pas beau à voir, non vraiment.

Ils n'en obtinrent rien de plus. Mais entre ses paupières jaunes, ridées et mi-closes, le regard de ses yeux noirs étincelait comme deux diamants, étincelait d'une lueur dure, cruelle, ses lèvres pâles rentraient et ne dessinaient plus la bouche, presque disparue, que d'un trait fin pareil à une autre ride ; les narines d'un nez long et pointu se dilataient rapidement. Cette vieille ne pardonnait jamais. Sa raison, au reste, avait été fortement atteinte. En dehors de son idée fixée sur un seul point, elle comprenait peu de choses. Elle ne vivait plus que dans la haine et pour la haine.

La présence de Mme de Montmayeur à la fabrique obligeait les deux frères à chercher dans le village et aux alentours, parmi leurs connaissances, une femme qui veillât sur elle, l'empêchât de faire quelque folie, fût en même temps une surveillante et une compagne. Il n'y avait qu'une bonne, pour le ménage des Montmayeur. C'était une femme de Garches qui prenait soin de leur intérieur et en même temps faisait leur cuisine. Cette femme ne pouvait, vu son emploi et son travail, rester auprès de Mme de Montmayeur. Le hasard, en cette circonstance, les servit singulièrement. Pour eux, ce fut un hasard. Nos lecteurs en jugeront autrement.

Un soir, quelques jours après les derniers événements que nous venons de raconter, Montmayeur revenait de Paris. Il avait quitté le train à Saint-Cloud et rentrait à Garches en suivant les allées sombres du parc. Le soir tombait. Dans le parc, beaucoup de monde. La soirée était accablante de chaleur. Pas un souffle d'air dans les longues enfilades de maronniers dont les fleurs étaient desséchées depuis longtemps déjà. Montmayeur s'en revenait doucement. Il suivait, depuis quelques minutes, d'aussi loin qu'il pouvait voir encore, la silhouette élégante d'une jeune femme qui, revenant, elle aussi, de Saint-Cloud, semblait prendre le même chemin que lui, le précédant de quelques pas. Le cœur de Jean battait avec force, car, dans cette jeune femme à la taille dégagée, marchait fière et modeste à la fois, indifférente aux regards comme aux hommages indiscrets qu'elle rencontrait le long de la route, il avait cru reconnaître Lucienne.

A suivre